

# Avec Jul, une Histoire qui se dévore

**BANDE DESSINÉE** Dans «La Faim de l'Histoire», le célèbre dessinateur français raconte, avec le critique culinaire Aïtor Alfonso, la grande aventure humaine en 25 escales gourmandes, des grillades de Cro-Magnon aux pizzas des missions spatiales

PROPOS RECUEILLIS  
PAR ANTOINE DUPLAN  
X @duplanantoine

La plus belle ellipse du cinéma niche dans 2001, l'Odyssée de l'espace quand un australopitèque lance en l'air un os qui tourne et devient engin spatial 3 millions d'années plus tard. Adoptant un mouvement identique, La Faim de l'Histoire va d'un cuissot de mammoth dévoré par un homme des cavernes à un cube alimentaire gobé par un cosmonaute en orbite. Le dessinateur Jul (50 Nuances de Grecs) et le critique culinaire Aïtor Alfonso (@saucegribiche sur Instagram) ont uni leurs talents pour raconter par le texte et l'image une histoire gastronomique de l'humanité qui s'avère passionnante, drôle et forcément goûteuse.

En 25 chapitres et autant de calembours (Mordre sur le Nil, Sonne les tartines, Aztèque-Frites...), les auteurs font le tour des tables du monde, entre luxuriance et disette, tambouilles effroyables et balthazars raffinés: bosse de chameau, lèvres d'orang-outan et trompe d'éléphant à la table de l'empereur de Chine, loirs confits au miel et tétines de truie dans un gueuleton du Satyricon, herbes cuites à l'eau chez les cisterciens... On y rencontre de sévères moralistes et des épiciers déchaînés, des héros inconnus comme Ubre Blanca, la vache castriste; on tremble à l'évocation du futurisme italien excommunié la pastasciutta, on médite cette forte pensée de Sancho Panza dans Don Quichotte: «La meilleure sauce du monde, c'est la faim.»

Jul aux pinces et Aïtor aux fourneaux viennent demain au Café Saint-Pierre, à Lausanne pour une grande promenade à travers l'histoire en 8 ou 10 plats accompagnés de commentaires et de dessins, réalisant l'accord parfait des papilles et des zygomatiques.

**Comment avez-vous élaboré le sommaire de «La Faim de l'Histoire»?** On faisait le marché tous les matins. Parfois on décidait des recettes à partir des produits et parfois on se mettait à la recherche des pro-

duits pour notre recette. Il nous arrivait d'être bloqués faute de sources historiques sérieuses, par exemple pour Ainsi mâchait Zarathoustra, un chapitre sur la Perse ancienne. Parfois un titre comme Autant en emporte le ventre nous amusait, alors on allait manger dans les plantations de coton avec Scarlett O'Hara. Et puis il fallait évoquer la guerre de 1914-18, qui a tant fait pour la promotion du vin rouge et du camembert, le fromage identitaire...

**Notre histoire de la gastronomie ravive une vieille rancœur à l'encontre de l'Histoire telle qu'on nous l'a enseignée avec ses dates, ses batailles et ses traités...** L'Histoire est dans l'assiette. Elle contient la vie quotidienne, évidemment, mais aussi l'histoire économique, politique, sociale. On n'est pas dans l'abstraction froide, mais sur les représentations culturelles. Comment ce produit est-il arrivé sur nos tables? Quelles tensions politiques entrent en jeu? L'histoire de la tomate bondit des Aztèques à Mussolini.

L'histoire du piment nous projette du monde précolombien au monde asiatique...

**Dans le chapitre consacré au XVIII<sup>e</sup> siècle, on apprend que le peuple payait son pain plus cher que le duc d'Orléans. En fait, notre époque n'a rien inventé?** Ah! c'est sûr que notre façon de manger révèle les dysfonctionnements et les folies de l'organisation sociale à travers les siècles. Notre époque est un miroir des siècles précédents.

**Avez-vous goûté à certains plats historiques?** Oui. Avec Aïtor, on a demandé à des chefs de reconstituer de la façon la plus précise possible d'anciennes recettes. On a organisé à la Villa Médicis, à Rome, un repas pour 70 personnes. Loin des grands banquets façon Astérix ou des orgies où l'on mangeait allongés, on a essayé d'être au plus près de ce que le peuple consommait, soit des espèces de porridges. C'était fascinant à expérimenter.

**Ces porridges romains sont mangeables?** Aujourd'hui, on mange

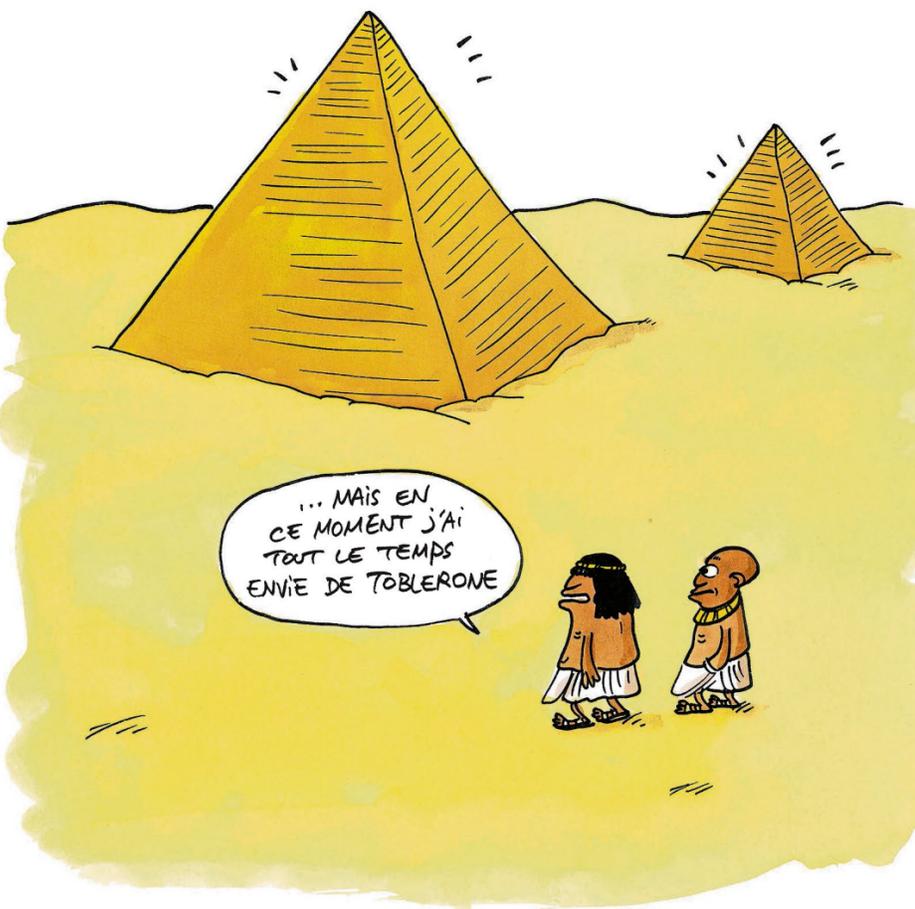


Planche tirée de la BD «La Faim de l'Histoire». (ED. DARGAUD, 2024)



**«Jésus dit que ce qui est impur n'est pas ce qui rentre dans la bouche mais ce qui en sort»**

beaucoup plus sucré qu'autrefois. Il pouvait y avoir plus de finesse dans la fadeur des nourritures anciennes. Un nombre d'épices considérable entre dans l'alimentation de Rome ou du Moyen Âge. Les plats peuvent être très relevés, très capiteux. Ce n'est pas toujours accordé à notre sensibilité gastronomique, mais marrant à explorer.

**Des nids d'hirondelles aux fœtus de puma, on est effaré de voir à quel point l'être humain a tout dévoré...** De nombreux peuples de l'Orient ancien se distinguaient par ce qu'ils ne mangeaient pas plutôt que par ce qu'ils mangeaient. Jésus dit que ce qui est impur n'est pas ce qui rentre dans la bouche mais ce qui en sort. Cette parole révolutionnaire résonne encore aujourd'hui. La civilisation la plus omnivore de notre planète, la Chine, pose un problème pour la biodiversité. À l'inverse, les brahmanes indiens sont extrêmement restrictifs dans leur alimentation. Il n'y a pas plus opposé qu'un riche gastronome hongkongais et l'élite brahmanique de Calcutta. L'Europe occidentale se situe entre les deux.

**La Faim de l'Histoire - Une histoire du monde par la gastronomie**, de Jul et Aïtor Alfonso, Ed. Dargaud, 112 pages.

**Dédicaces** à la librairie L'Inopinée à Lausanne, mercredi 26 juin de 17h45 à 18h45 puis événement «BDFIL passe à Table» au Café Saint-Pierre à 19h (inscriptions sur le site Lausanne à Table).

## A Genève, les dieux se jouent de nous, jouons avec eux!

**EXPOSITION** Le Musée international de la Réforme a offert ses murs à Philippe Borgeaud, spécialiste de l'histoire des religions. Il a récolté des objets merveilleux qui montrent que l'humain sait s'amuser avec le divin

ÉLÉONORE SULSER  
X @eleonoresulser

«L'homme n'est qu'un jouet inventé par les dieux», dit la formule de Platon. Et l'humain le leur rend bien. S'agissant de religion, l'humanité n'est en reste ni en matière d'invention, ni en matière de jeu, montre une exposition à la fois joyeuse, facétieuse, érudite et audacieuse, intitulée Jouer avec les dieux. Elle s'est ouverte au Musée international de la réforme à Genève, sous le commissariat de l'historien des religions genevois, auteur de nombreux essais, Philippe Borgeaud.

**Quelque chose de plus fondamental**

Bacchanales, retraites en soi, voyages chamaniques, combats mythologiques, spiritisme, magie, rire salvateur ou sardonique, rituels théâtraux, chapelets, moulins à prière, ex-voto, autels por-

tatifs, bandes dessinées, films et jeux vidéo peuplent les salles colorées à dessin, d'un musée qui soigne ses scénographies et fait parler ses murs.

«Il y a quelque chose d'avant les religions institutionnelles, quelque chose de plus fondamental que ces institutions. C'est ce besoin qu'ont les humains de faire un pas de côté, de se distancier du monde économique, du monde de la production. Et ce besoin-là se manifeste par toutes sortes d'aspects: c'est ce que j'appelle le jeu», explique Philippe Borgeaud en préambule de l'exposition, la première de sa carrière et sur laquelle il a travaillé, à l'invitation du directeur du MIR, Gabriel de Montmollin, durant trois ans.

Sacrifices violents, bûchers, massacres, excommunications, inquisitions, blasphèmes, les religions charrient souvent le tragique et la mort, l'exclusion et la séparation. Mais pas seulement, nous dit en substance Philippe Borgeaud à travers ce qu'il montre et dans le catalogue, à paraître, qui accompagne l'exposition. Les rites, les rapports avec les dieux, permettent aussi de se décaler, de s'amuser, de faire une pause, de rire, de se raconter des histoires.

En puisant des objets, des images, des livres, des œuvres dans des collections principalement helvétiques, le commissaire de Jouer avec les dieux a constitué un corpus qui invite à considérer comment et pourquoi les religions invitent l'homme au jeu sous toutes ses formes. Qu'il soit théâtral, rituel, mimétique, qu'il déborde ou qu'il permette de rentrer en soi-même, qu'il se prête au rire, bon ou mauvais, tourné contre soi ou l'autre, qu'il s'adonne à la magie, à la négociation, à l'évasion, il est l'occasion de ce pas de côté.

Pas que l'on fait avec d'autant plus de plaisir, que Philippe Borgeaud s'est employé à dénicher des objets rares, surprenants, précieux, inattendus. Pour

**Suivant ces balises précieuses et facétieuses, on parcourt l'imaginaire, le sacré, le génie humain**

celui ou celle qui visite, le jeu est aussi dans la découverte et la singularité des objets exposés. Ainsi, la bacchanale qui ouvre le parcours possède deux faces. L'une riieuse façon «jardin des délices», peinte par Alice Bailly (*Bacchanale dans les rochers*, 1912) l'autre féroce et inquiétante dans l'œil de Félix Vallotton (*Orphée dépecé par les Ménades*, 1914). Le dieu Pan dont voici la tête, tout droit venue de la Grèce d'un siècle av. J.-C., ne saurait manquer la fête. Certains, pourtant, bouddhas ou moines, trouvent le moyen d'y échapper. Une merveilleuse petite sculpture jaïne témoigne d'une évasion parfaitement réussie: le corps du méditant se fait si léger qu'il disparaît. N'en subsiste que son contour.

**Chasser le démon en dansant**

Plus loin, il faut chasser, à coups de danses rituelles, le démon Rangda qui revient sans cesse hanter un village balinais. En face, des gosses népalais tentent l'aventure du voyage ascensionnel chamanique, mimant les gestes d'un officiant dans l'objectif de Michael Oppitz qui les photographie à la fin des années 1970. L'éclectisme du commissaire n'a d'égal que son œcuménisme. Le regard

du dessinateur Sempé au *De risu Paschali*, ouvrage du sévère réformateur Oecalampade qui fustige le rire que le prédicateur propage dans l'Eglise à l'occasion de la fête de Pâques, du renard de Saint-Exupéry qui fait au Petit Prince la démonstration de l'importance du rite, aux Toledot Yeshou, où le monde juif tente de se prémunir par le rire contre une chrétienté majoritaire; d'une reproduction de L'Adoration du Veau d'or de Filippino Lippi (1457-1504) à une amulette en dents de crocodile. Tout le monde en prend pour son plaisir et pour son grade.

Suivant ces balises précieuses et facétieuses, on parcourt l'imaginaire, le sacré, le génie humain lorsqu'il se déploie en liberté, lorsqu'il s'amuse et vous chuchote ses incantations à l'oreille. D'ailleurs si vous êtes à l'écoute, vous entendrez des improvisations sonores et poétiques, signées par un maître du genre, Vincent Barras. Chaque salle à droit à son son. Et nous voici, à notre tour, immergés dans le jeu, face aux dieux, à l'écoute de l'invisible. ■

«Jouer avec les dieux», Musée international de la Réforme, Genève, jusqu'au 13 octobre.